

Association *germaine Tillion*

# **Comment vivre ensemble : Germaine Tillion et l'Algérie**

Par Tzvetan Todorov

**2013**



Photographie de couverture : Germaine Tillion en 1978  
© Association Germaine Tillion

## COMMENT VIVRE ENSEMBLE

### Germaine Tillion et l'Algérie

Le dernier livre mis en forme par Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, paru en 2000 alors qu'elle est âgée de quatre-vingt treize ans, commence par une « dédicace à mes lecteurs », qui nous en dit long sur son auteur. A l'entrée de cet ouvrage savant, les lecteurs en question ont la surprise de se voir interpellés de la manière la plus désinvolte et, qui plus est, en vers ! Voici la première strophe de cette singulière dédicace :

« Pour vous, messieurs les citadins,  
Demi-Maghrébins, demi-Franciliens,  
Pour vous, mesdames – sœurs des uns  
Et épouses des autres - ,  
J'ai écrit ce petit bouquin,  
Sur un passé incertain  
Qui est à la fois vôtre, et nôtre. » (ETH, 11<sup>1</sup>)

Ainsi apprenons-nous d'emblée que, aussi savante soit-elle, Tillion n'aime pas se prendre trop au sérieux, ne veut pas se présenter en experte inaccessible, barricadée derrière son jargon, radicalement

---

<sup>1</sup> Les références abrégées renvoient à la liste des ouvrages cités, à la fin du texte.

différente de ses lecteurs. En même temps, elle définit une classe de lecteurs particulièrement ciblés : ce sont les immigrés maghrébins installés en Ile de France. Les autres lecteurs ne sont pas repoussés, mais ceux-là sont distingués à la fois parce que Tillion les connaît mieux que les habitants d'autres régions, et parce qu'elle pense que, majoritairement, ils ignorent leur propre passé ; vivant loin de leur terre d'origine, ils ont rarement l'occasion d'en être informés. Ces lecteurs-là sont le produit non d'une seule terre mais de deux, ils sont issus d'une rencontre. « Je me suis dit, commente-t-elle dans un entretien contemporain, que de publier cette expérience était quelque chose de rassurant pour la jeunesse angoissée issue de ces deux civilisations » (SGT, 363). Tillion ne veut pas seulement transmettre une information, elle se soucie en plus du bien-être de ceux à qui elle s'adresse.

Ce n'est pas un hasard si cet ultime livre de Tillion se place dès son ouverture sous le signe de la rencontre et du souci pour autrui. Telle est à ses yeux la vocation de la profession qu'elle s'est choisie et qu'elle a pratiquée – avec des interruptions – au cours d'une longue vie : l'ethnologie. Elle s'en explique dans la préface ajoutée en 1974 à son livre le plus « professionnel », *Le Harem et les cousins* : « L'ethnologie – pas seulement science humaine, mais humanisme – tient, au niveau de l'inter-connaissance des peuples, une place parallèle à celle que joue le dialogue au niveau des individus : un aller-et-retour incessant de la pensée, incessamment

rectifié. » Son engagement scientifique est donc en même temps un acte éthique, la recherche de vérité s'accompagne d'une expression de respect pour l'autre, qui n'est pas seulement objet de connaissance mais aussi interlocuteur, un sujet pourvu du même statut que nous. Tillion précise le déroulement de ce processus à la page suivante : « L'ethnologie est donc d'abord un dialogue avec une autre culture. Puis une remise en question de soi et de l'autre. Puis, si possible, une confrontation qui dépasse soi et l'autre » (HEC, I-II). L'horizon lointain de l'ethnologie est la connaissance de la nature humaine et en même temps l'entente entre les êtres humains. Tillion insiste encore là-dessus dans un de ses derniers entretiens : « Si l'ethnologie, qui est affaire de patience, d'écoute, de courtoisie et de temps, peut encore servir à quelque chose, c'est à apprendre à vivre ensemble » (CGP, 65).

Les rencontres de Tillion avec les populations maghrébines se situent à des moments différents de l'histoire du XXe siècle comme de son propre parcours ; pour cette raison elles n'ont pas toujours le même sens. Pour bien les distinguer, je donnerai à chacune un nom, celui du sentiment ou de l'attitude qui domine alors son comportement.

### *1934-1940 : proximité.*

Lorsqu'elle apprend qu'elle a été choisie pour bénéficier d'une bourse lui permettant d'étudier une population mal connue, Tillion est d'abord déçue de voir qu'il s'agit de gens qui habitent ce qui est à l'époque un département français : les Chaouias, population berbère de l'Aurès, dans l'Est de l'Algérie. « Cela me semblait petit et proche, et pas à la mesure de mon immense curiosité du monde » (ETH, 14) : elle rêvait d'aller chez les Esquimaux ou en Polynésie. Une fois sur place, elle cesse de regretter ce coup du hasard, mais découvre une proximité plus grande encore que celle à laquelle elle s'attendait : les paysans Chaouias lui font penser aux laboureurs auvergnats qu'elle a connus dans son enfance. Par-delà les différences superficielles, on aperçoit des parallélismes profonds, qui s'expliquent par une familiarité des deux populations, établie depuis des millénaires. « Le lac méditerranéen connaît des tempêtes, mais il n'empêche : d'une rive à l'autre on se fréquenta de tout temps, avec (et cela va de soi) échange de coups, de femmes, de denrées, de savoirs, de ragots » (ETH, 80). Résultat, on retrouve aujourd'hui, chez les musulmans de l'Aurès et les chrétiens de Grèce, d'Italie ou de Provence, le même « paganisme agraire » (ETH, 48). Pour peu qu'on prenne en compte le passé plus lointain, on s'aperçoit que les peuples au Nord et au Sud de la Méditerranée appartiennent à la même coulée.

Cette découverte facilite chez Tillion une autre prise de conscience, qui se produit au même moment. Elle se rend compte en effet qu'on ne peut pratiquer l'ethnologie comme la chimie, par exemple, sans mettre en question son propre être. D'abord parce que, pour vivre au milieu d'une population inconnue, il faut savoir se plier à ses coutumes. Vous ne pouvez rester un observateur extérieur, il faut assumer de nouveaux rôles, auxquels votre vie antérieure ne vous préparait pas. Tillion partage les médicaments dont elle dispose avec ses nouveaux voisins, ceux-ci partagent avec elle leur modeste nourriture. Elle profite des voyageurs Chaouias qui lui apportent son courrier, elle-même sert d'intermédiaire entre les habitants et les pouvoirs locaux. Et les liens se nouent. Quand l'autobus dans lequel elle se trouve tombe en panne, des habitants voisins viennent lui apporter à manger : ils se souviennent qu'à une autre occasion elle a soigné leur petite fille. Sa réputation de probité se répand : trois vieux hodjas lui confient leur argent pour qu'il serve à faire creuser un nouveau puits.

Cette interaction avec les autres la transforme de l'intérieur et lui permet d'affiner son appareil mental, l'instrument à l'aide duquel elle conduira son travail de connaissance. Elle écrira plus tard : « Aujourd'hui, où les chiffres occupent en force les sciences dites humaines, je regrette souvent que l'on tienne si peu compte de ce que disent, pensent et veulent les gens. [...] Seuls les romanciers nous sortent de l'approximation » (FDV, 60). De leur côté, ses

interlocuteurs subissent une transformation comparable, mais en sens inverse. Au début, leur étonnement est plus grand que le sien. « Si la nature m'avait pourvu de deux oreilles traînant par terre, d'un œil de cyclope au milieu du front ou d'un museau de chien, je les aurais moins étonnés qu'avec mon costume de cheval, mon matériel de campement, et les heures que je consacrais chaque jour à écrire » (ETH, 102). Pourtant, à leur tour ils découvrent qu'elle est un être humain comme eux et l'acceptent au sein du groupe.

A vrai dire, elle n'est pas la seule à entretenir des rapports de réciprocité avec les autochtones, une partie de la population française en fait autant. Les instituteurs français qu'elle croise à Menaâ sont « tous ambitieux pour leurs élèves, aimant leur tâche et chaleureusement reçus par les villageois aurésiens, - auxquels ils rendaient de multiples services, médicaux, épistolaires. L'un d'entre eux enseigna même à qui voulut la greffe des arbres fruitiers » (FDV, 68. En un mot, conclut Tillion, « vingt ans avant la guerre d'Algérie, entre les deux communautés la confiance régnait » (ETH, 135).

Au milieu de ses séjours « sur le terrain » dans l'Aurès, Tillion revient à Paris pour travailler sur sa thèse et suivre des cours ; toutefois, elle reste en contact avec les Maghrébins qu'elle a appris à connaître. Des ouvriers, installés depuis plusieurs années en banlieue parisienne, l'invitent un jour dans le café lointain qu'ils fréquentent, à partager leur repas et leur compagnie. Elle a laissé une description émue de ce moment, qui se situe au cours de l'année 1938 :

« Quelqu'un écarta les chaises et les tables pour libérer un espace de quelques mètres carrés au milieu de la salle. Un des hommes présents sortit une flûte, un autre enleva son béret basque, mit un chèche blanc, se voila le visage. Puis, accompagné par la flûte, et seul, il se mit à danser. Survinrent alors l'exil, la nostalgie, le rêve. Et, tout court, la beauté » (FDV, 90-91).

Elle découvre cependant une ombre au tableau. De retour dans l'Aurès, se rendant un jour dans la petite ville de Biskra, elle fait la connaissance d'un jeune médecin musulman, le D<sup>f</sup> Saadane. Elle est ravie de rencontrer quelqu'un qu'elle sent proche de son identité parisienne, avec qui elle peut engager un débat d'idées et échanger des opinions sur les faits courants. Mais elle découvre que ces sentiments ne sont pas partagés par le reste de la population d'origine française. « La société "non indigène" le tint à distance et l'humilia tant qu'elle le put » (ETH, 40-41). Le docteur lui révèle une réalité dont elle n'était pas consciente : l'inégalité instaurée entre les deux populations de la ville, les notables français et les notables locaux, les premiers tenant à marquer leur supériorité par de petits signes d'exclusion et de mépris. Le régime colonial permet la proximité, mais interdit l'égalité. « Ce jour-là, j'entrevis pour la première fois la mise à l'écart dite "racisme" » (ETH, 136).

Il faut dire que l'atmosphère en France, et même au Musée de l'Homme autour duquel gravitent les jeunes ethnologues, n'est pas propice à la sensibilisation à ce thème. Tillion se souvient que, à cette

époque, elle se sentait « honnêtement républicaine », comme le faisaient aussi ses collègues : « Je considérais que tous les homes étaient égaux » (ETH, 39). Dans le contexte de montée du nazisme, ils se sentaient également antiracistes, mais « au premier abord, le racisme n'était pas évident en Algérie (...), les relations quotidiennes des deux populations semblaient cordiales et familières ». Son intérêt professionnel ne la pousse pas non plus dans cette direction : « Quant à moi, je m'intéressais prioritairement à leur passé et à leur présent, et pas encore à leur avenir ». Le métier d'ethnologue va de pair avec un certain conservatisme : on préfère penser les peuples étrangers comme figés dans leur passé. Ce milieu, dans les années trente du XXe siècle, n'est pas anticolonialiste. « En 1934, les anticolonialistes étaient aussi rares que les colonialistes le sont devenus après 1962 » (ETH, 137). Ils existent pourtant, tel Charles André Julien – mais, remarque Tillion pour expliquer la différence de réaction, il était protestant et moi catholique... La population musulmane d'Algérie manifeste pourtant déjà son mécontentement, même si ce n'est pas de manière voyante : dès 1933, Ferhat Abbas publie le journal *L'entente*, Messali Hadj a engagé son activité en France.

C'est à ce moment donc que Tillion prend conscience de certaines entorses à la mentalité républicaine, qui se produisent sur le territoire algérien. « Il m'avait déjà semblé inadmissible qu'on y [en Algérie] puisse distinguer deux catégories d'électeurs » (ETH, 137). Quand elle se rend à Arris, « capitale de l'Aurès » (23), elle découvre

aussi les deux niveaux de vie .« Une dizaine de belles maisons », avec eau, électricité, route – et, à côté, un autre monde : « Là, pas d'électricité, pas de route, pas d'autre eau que celle de l'*anon* » (139). De retour à Paris en 1938, elle fait auprès de ses collègues un exposé sur « ces premiers contacts entre le pot de terre et le pot de fer » (140).

### ***1954-1956 : intégration.***

Tillion quitte son terrain pour se rendre en France en juin 1940, au moment de la débâcle. Patriote ardente, elle s'engage immédiatement dans la résistance ; deux ans plus tard, en août 1942, elle est trahie et arrêtée. Elle reste en prison sur place pendant quatorze mois, puis est déportée au camp de Ravensbrück, dont elle aura la chance de sortir en avril 1945. Traumatisée par ce qu'elle vient de vivre, elle pense renoncer à l'ethnologie et se consacrer à l'histoire immédiate, celle de la résistance et de la déportation. Mais les événements en décident autrement : en novembre 1954 commence la guerre d'Algérie et son professeur Massignon lui demande de se rendre en Algérie pour s'informer du sort de la population civile algérienne. Elle n'hésite pas un instant : « Je considérais les obligations de ma profession d'ethnologue comme comparables à celles des avocats, avec la différence qu'elle me contraignait à défendre une population au lieu d'une personne » (CGP, 430). Elle

repart donc vers cette Algérie quittée quinze ans plus tôt, avec l'espoir de protéger les gens qui lui sont devenus chers.

Attachée – quoique pour des raisons différentes – aux deux partis en présence entrés maintenant en conflit, elle se sent obligée d'intervenir. Elle se reconnaît dans l'attitude de Massignon, qu'elle décrit en ces termes : « Il ne pouvait se désintéresser d'aucune victime, car il se sentait fraternellement solidaire et responsable de tous les coupables des deux bords » (CGP, 424). Pour sa part, elle voit bien que les Algériens des deux origines sont hostiles les uns aux autres, pourtant, dit-elle, « je me sens incapable d'en maudire ou d'en injurier une catégorie quelconque, car je comprends les uns et les autres » (CGP, 470).

Au cours des premiers mois de 1955, Tillion sillonne l'Algérie, observe, rétablit le contact avec d'anciennes connaissances, écoute les doléances, quelle qu'en soit l'origine. Elle ne tarde pas à découvrir que les rapports entre les deux populations ne sont plus du tout les mêmes. Ses conclusions sont de deux ordres. D'une part, elle constate une exacerbation des rapports entre les deux groupes de population, les autochtones, dits « musulmans », environ huit million, et les allochtones, qu'on appelle désormais « pieds noirs », autour d'un million. Elle apprend les massacres de Sétif, en 1945, et leurs désastreuses conséquences. Elle acquiert une vision de la nocivité du système colonial plus claire que dans les années trente. « Le plus grand forfait du XVIII<sup>e</sup> siècle me semble avoir été la traite des Noirs.

Et le colonialisme représente à mes yeux celui du XIXe siècle », écrit-elle en 1956 (CGP, 482). Pour cette raison, le conflit en cours lui paraît infiniment plus complexe que celui des années 1939-1945, que certains anciens combattants sont tentés de projeter sur le présent, voyant dans les deux cas un danger pour la patrie. « Rien n'est moins "simple" que l'épreuve d'aujourd'hui » (CGP, 467). C'est pourquoi elle refuse toute condamnation sommaire des insurgés. Les populations se révoltent non parce qu'elles sont « sauvages » ou « paresseuses », mais parce qu'elles « n'ont réellement pas la plus petite chance de vivre une vie normale ». Leur révolte est légitime, à leur place nous nous serions conduits de la même manière. « Cette haine impuissante et désespérée est le dernier refuge d'hommes qui n'ont même pas la possibilité de se révolter contre cette crasse gangréneuse que devient notre civilisation lorsqu'elle leur parvient » (CGP, 489).

D'autre part, Tillion observe un appauvrissement ahurissant de la population. L'économie de survie qui avait été celle d'une région aride comme l'Aurès, s'est effondrée sous le poids de la démographie, elle-même effet pervers des progrès en hygiène introduits par la colonie. La terre ne pouvant plus nourrir les familles de paysans, celles-ci se réfugient dans les villes à la recherche de travail – mais ce dernier exige une qualification que les réfugiés ne possèdent pas. Ils passent donc de la pauvreté à la misère et

s'entassent dans les bidonvilles à la périphérie des villes. C'est pour désigner ce processus que Tillion invente le mot « clochardisation ».

Entre ces deux phénomènes, misère et révolte, elle croit observer une relation de cause à effet : c'est parce qu'ils sont ruinés, et que le système colonial du moment ne leur permet aucunement de surmonter cet état, que les paysans finissent par prendre les armes. De cette analyse découle son idée de ce qui pourrait devenir un remède : plutôt que d'agir sur les conséquences, et réprimer, il faut s'attaquer aux causes, à la misère, et tout faire pour mieux intégrer la population indigène à l'Etat moderne. Elle expose ses idées au nouveau gouverneur général de l'Algérie, Jacques Soustelle, qui l'écoute et lui propose d'entrer dans son cabinet pour mettre le projet en œuvre. Elle accepte et, dans cet esprit, élabore le statut des Centres sociaux, organismes censés apporter une éducation élémentaire à tous, enfants et adultes, de sexe masculin et féminin, et leur apprendre un métier, pour leur permettre de mieux survivre dans les nouvelles conditions. Il s'agit de mettre à la disposition des familles algériennes « les informations nécessaires pour mieux gagner leur vie : des connaissances, des techniques, des adresses, et aussi des soins médicaux » (CGP, 452).

Tout cela implique un effort soutenu de la part des autorités, et donc le maintien de l'Algérie à l'intérieur de la France. Tillion plaide pour une meilleure intégration, ce qui correspond aussi aux vues de Soustelle. « En 1955, écrira-t-elle plus tard, je croyais encore possible

de faire vivre ensemble – dans la “liberté, égalité, fraternité” - deux populations de religions différentes » (CGP, 451). Le but ultime, c’est de corriger la colonie. Toute autre attitude, pense-t-elle, reviendrait à abandonner une population en péril et à aggraver encore sa détresse – l’aide de la riche France lui apparaît comme le seul recours possible. Dans l’édition originale de son texte elle emploie une comparaison éloquente, qu’elle éliminera lors des rééditions de son livre. « La colonie [est], par rapport au “colonisé”, quelque chose comme l’insuline pour le diabétique, à la fois le signe de sa maladie et son palliatif temporaire. Supprimer l’insuline avant d’avoir guéri le diabète, c’est tuer le malade ; dire que la santé consiste à prendre de l’insuline, ce serait se moquer du monde » (ALG, 41).

De retour à Paris début 1956, Tillion présente ses vues et ses activités à ses camarades de déportation, qui publient son exposé dans le bulletin de leur association, sous le titre *L’Algérie en 1956*. L’année suivante, les éditions de Minuit le reprennent en livre sous le titre actualisé – mais en réalité trompeur – de *L’Algérie en 1957*, sous lequel il connaîtra une large diffusion. Les réactions surprennent peut-être un peu Tillion. A l’aune de l’ambiance qui règne à Alger, ses positions y apparaissaient comme extrêmement « libérales », puisqu’elles représentaient une attaque contre les privilèges détenus par la population pied noir. A Paris, où le débat fait également rage mais dans un contexte différent, elle reçoit l’appui, non seulement d’un homme déchiré entre les deux rives de la Méditerranée comme

Albert Camus, mais aussi celui d'une partie de la droite, partisane de « l'Algérie française ». Ses propositions permettraient en effet de corriger les défauts de la colonie – pour la maintenir durablement sous contrôle français. En revanche, les groupes de gauche comme certains représentants de l'intelligentsia maghrébine installés en France, qui soutiennent l'idée de l'indépendance, adoptent une position critique envers l'ouvrage. L'argumentation la plus complète se trouve dans un article de Jean Amrouche, écrivain et journaliste d'origine algérienne, article intitulé « Algeria fara da se », c'est-à-dire « l'Algérie se fera d'elle-même », et publié dans *Témoignage chrétien* en novembre 1957.

Amrouche relève d'abord un manque préjudiciable dans l'analyse historique de Tillion, qui considère la pauvreté des populations aurésiennes comme une donnée éternelle et naturelle, alors qu'elle résulte de la situation coloniale : à la suite de la conquête française, les meilleures terres ont été accaparées par les colons. Les raisons de la clochardisation sont démographiques mais aussi, plus directement, politiques. En préconisant ses mesures d'éducation, Tillion passe sous silence les exigences fondamentales de l'égalité républicaine, les mêmes droits pour tous, et donc le collège électoral unique. Elle propose enfin un remède qui fait appel à la seule bonne volonté de la puissance coloniale, dont celle-ci n'a pourtant jamais fait preuve dans le passé, et présente la population indigène comme un corps passif, qui doit attendre patiemment les

bienfaits venus d'ailleurs. La réalité, dit Amrouche, est tout autre. Une passion d'indépendance est née, qui ne peut être éteinte par des mesures éducatives ; le politique l'emporte sur les considérations économiques – à supposer même que celles-ci soient justes.

Tillion n'a jamais commenté publiquement les arguments d'Amrouche, mais l'évolution de ses positions indique qu'elle les a pris tout à fait au sérieux. En 1957, écrira-t-elle plus tard, « il m'a paru évident que l'intégration était devenue une solution de violence. Donc une exécration solution – plus exactement une impossibilité de résoudre quoi que ce soit » (CGP, 291), et elle cesse de plaider en faveur de cette politique.

### ***1957-1962 : compassion.***

Les positions de Tillion évoluent, mais cela ne veut pas dire qu'elle devient du jour au lendemain une indépendantiste. Rétrospectivement, elle situe le point de rupture dans l'évolution du régime en janvier 1957, quand les pouvoirs de police en Algérie sont transférés à l'armée et que s'engage la « bataille d'Alger », qui en réalité n'a rien d'une bataille et tout d'une répression impitoyable de la révolte. Mais cette mesure politique, qui a de nombreuses conséquences, ne modifie pas le statut de la colonie. Concernant ses propres convictions, Tillion place le moment décisif en juin 1957, lorsqu'elle retourne en Algérie pour conduire une enquête sur les

prisons et autres lieux de détention, et prend la mesure de la montée des passions politiques comme du rôle de la torture. Cependant, ni à ce moment, ni dans le courant de 1958, Tillion ne proclame le besoin d'une politique algérienne autre que celle incarnée par les Centres sociaux.

Il est vrai qu'elle constate maintenant : « La revendication politique des Algériens » a pris un « caractère irrépressible » (CGP, 291). Dans une lettre écrite en octobre 1957 et adressée à Raymond Aron au mois de novembre, lettre qu'elle mettra ensuite en tête de son livre sur la guerre d'Algérie, *Les ennemis complémentaires*, elle corrige sa position antérieure, mais sans la renier. La lettre commence par ces mots : « Une analyse de la misère algérienne écrite en 1956 a pu faire supposer que des recettes exclusivement économiques me semblaient suffisantes (...). L'efficacité d'une drogue exclusivement politique me semble d'ailleurs tout aussi chimérique. » Il faut donc les deux, or « l'ensemble des remèdes économiques est détenu par la France » (CGP, 521). Il semble qu'il faille attendre le discours de De Gaulle de septembre 1959 annonçant le droit des Algériens à l'autodétermination pour qu'apparaissent dans les écrits de Tillion des formules participant de cet esprit ; jusque-là, elle continue de raisonner dans la perspective d'un Etat unique, incluant la France et l'Algérie.

Toutefois, un changement est bien intervenu dans sa position dès l'été 1957, mais il est d'une nature différente, et plus radical que le

remplacement d'un projet politique par un autre : il consiste à ne plus chercher une réponse politique au conflit. Ce choix de contournement du politique est rendu d'autant plus facile pour elle que de Gaulle est aux commandes de l'Etat français à partir de mai 1958, or elle éprouve une confiance totale dans son jugement et se montre prête à se mettre à son service. Ce renoncement à la perspective politique lui permet de surmonter un conflit intérieur devenu insoluble depuis l'été 1957, celui entre deux loyautés, différentes d'origine mais égales en intensité, l'une fondée dans le patriotisme, l'autre dans « l'extrême compassion que m'inspirent les malheurs du peuple algérien » (CGP, 566). Son choix consiste désormais à ne pas choisir ; comme elle le dira beaucoup plus tard, « je refuse de tuer l'un pour sauver l'autre » (CGP, 69).

A la différence des idéologues qui débattent de ces problèmes à Paris, Tillion est confrontée aux réalités de la guerre et de ses conséquences ; elle ne peut les oublier. Pour cette vue rapprochée, les causes au nom desquelles on se bat comptent moins que les souffrances endurées. « Dans cette guerre d'Algérie si affreusement intime, l'ennemi est un ancien compagnon de classe et de jeu [...]. Loin des verbiages, dans le réel et le cruel de la vie, les êtres se sont trouvés pris ainsi à l'intersection des courants qui les ont enchaînés ensuite d'un côté ou de l'autre » (CGP, 276). « Vous vous battez passionnément contre un monstre (le colonialisme, monstre sans visage), mais [...] pratiquement, ce n'est pas au colonialisme que la

bombe arrache la tête ou un membre, c'est à votre ancien camarade de jeu qui dansait avec sa fiancée (elle, vivante, les jambes coupées ; lui, mort) » (CGP, 726). La proximité et la ressemblance entre ces combattants des côtés opposés conduit même Tillion à forger le concept d'« ennemis complémentaires », titre de son livre suivant sur l'Algérie, terre où chacun trouve la légitimation de sa propre violence dans celle d'autrui, où « le terrorisme est la justification des tortures » et « les tortures et les exécutions sont la justification du terrorisme » (CGP, 718). Cette symétrie est d'autant plus tragique qu'à chaque coup d'un côté doit répondre un coup plus fort, dans une surenchère sans fin.

L'acuité avec laquelle Tillion éprouve ce déchirement est d'autant plus grande qu'elle découvre une ressemblance entre l'ennemi combattu par sa patrie – le FLN aspirant à l'indépendance – et son propre engagement, quinze ans plus tôt, dans la résistance à l'occupant allemand. L'annonce des exécutions capitales frappant les indépendantistes, qu'elle n'a pas réussi à éviter, la plonge dans un souvenir douloureux : en 1941, elle essaie par tous les moyens d'empêcher la condamnation à mort, puis l'exécution, de dix de ses camarades du réseau du Musée de l'Homme. A voir les condamnés algériens, écrit-elle, « il m'était impossible de ne pas reconnaître des sentiments que j'ai moi-même éprouvés » (CGP, 567-568). Sur le moment, elle écrit dans son journal de bord : « Ainsi ça recommence comme en 42. Ce mur impossible à ébranler, derrière lequel,

froidement, on tue » (CGP, 666). Elle, victime de la répression allemande, se voit identifiée au camp des Allemands (673). Elle l'admet et l'explique : « Pendant cinq ans j'ai révééré le "terroriste" et haï le bourreau... » (675).

Le seul moyen d'interrompre la surenchère n'est pas de choisir la bonne cause contre la mauvaise, mais de renoncer à tuer au nom d'une bonne cause. Libérée ainsi de toute responsabilité politique, Tillion peut assumer un nouveau parti pris, qui l'amène à déplacer son centre d'attention du domaine sociopolitique à celui des individus. Ce ne sont pas les causes ni les projets qui souffrent, mais les personnes ; ce sont elles que Tillion veut aider maintenant. « Après avoir acquis objectivement cette conviction, [...] j'essayais (assez dangereusement) de protéger des vies, et je peux le dire : dans les deux camps (car l'histoire c'est aussi des corps qui s'entre-déchirent) » (CGP, 291). A partir de ce moment (l'été 1957) et jusqu'à la fin de la guerre, voire au-delà, Tillion consacra ses efforts à protéger des individus : en s'opposant aux exécutions, à la torture, mais aussi aux attentats aveugles, comme en témoignent ses pourparlers risqués avec Yacef Saadi, chef militaire de la zone d'Alger. Or, dans la situation de la guerre d'Algérie, la force est du côté français et par conséquent la majorité des victimes se trouve du côté algérien. Les interventions de Tillion seront donc plus nombreuses de ce côté-là : « Je souhaite porter secours aux victimes ;

[...] depuis un mois, c'est contre "nous" que je suis en colère », écrite dans son journal de bord (CGP, 674).

Cette priorité accordée à la souffrance des individus au détriment des causes qu'ils défendent la sépare finalement de Camus dont elle s'était sentie auparavant très proche : « J'ai pris davantage parti et défendu des gens qu'il n'aurait pas défendus » (CGP, 64). L'idéal de Tillion est d'aboutir à la réconciliation, voire à la non distinction de « ceux qui servent leur pays et ceux qui obéissent à leur conscience » (CGP, 289). On se souvient que Camus, au cours d'un échange postérieur à son prix Nobel, déclare préférer sa mère à la justice, l'amour des êtres aux principes abstraits. Dans une mémorable lettre ouverte à Simone de Beauvoir, datant de 1964, Tillion écrit : « Je n'ai ni rompu avec la justice pour l'amour de la France, ni rompu avec la France pour l'amour de la justice ». Comment est-ce possible ? Tillion a su réconcilier son patriotisme français avec sa compassion pour les victimes en mettant de côté tout programme politique et en s'en tenant au destin des personnes. « Je n'ai pas "choisi" les gens à sauver : j'ai sauvé délibérément tous ceux que j'ai pu, Algériens et Français de toutes opinions » (CGP, 725). « La famille humaine n'a pas de drapeau », écrit-elle à une autre occasion (CGP, 298). Dans sa réponse à une autre critique, celle de Pierre Nora, qui la classait parmi les libéraux qui « ne voient que des individus », Tillion réplique : il « a raison de m'y inclure ». Le colonialisme est pour elle

« un type de relation anormale, viciée, oppressive », mais cela justifie le combat contre le régime, non le massacre des individus.

Cette conviction restera le guide de ses actes jusqu'à la fin de sa vie. En réalité elle l'avait acquise avant le début du conflit algérien, comme en témoigne une lettre, rédigée en 1948 et adressée à une ancienne camarade communiste de déportation, dans laquelle elle prend ses distances par rapport aux motivations des combats d'antan : « Je ne peux pas ne pas penser que les Patries, les Partis, les causes sacrées ne sont pas éternels. Ce qui est éternel (ou presque éternel), c'est la pauvre chair souffrante de l'humanité » (FDV, 268-269). Alors qu'elle avait été catholique pratiquante dans sa jeunesse, Tillion a perdu la foi au lendemain des épreuves subies pendant la déportation ; mais, disait-elle volontiers, « j'ai gardé les autres vertus théologiques, l'espérance et l'amour. » L'amour de charité, sous une forme laïcisée, qu'elle appelle aussi compassion, lui paraît être l'héritage le plus important du christianisme : « C'est le rang primordial qu'il attribue à la compassion, car les Evangiles placent celle-ci au-dessus même de la justice » (CGP, 411). En en faisant sa propre boussole, Tillion fait un choix fort : elle tourne le dos au domaine politique pour ne plus se soucier que des êtres en détresse. L'humanisme qu'elle professe ne garde qu'une seule valeur sacrée : l'être humain lui-même.

Tillion ne consacra plus de texte au problème colonial, mais y reviendra dans un entretien de 1980. Elle s'interdit désormais

d'attribuer les comportements malfaisants à une seule nation, comme elle avait été tentée de le faire pour les Allemands à la sortie des camps : le conflit algérien l'en a dissuadé. « Toutes les populations de la Terre, sans exception, sont colonialistes, et toutes sont racistes. Par conséquent, le colonialisme comme le racisme, c'est ce qui doit être surmonté : une tendance naturelle, mais très fâcheuse » (SGT, 338). Les tares du colonialisme sont plus profondes que la simple exploitation des indigènes : « Ce qu'il y a de plus malfaisant dans le colonialisme, ce fut de déresponsabiliser les gens, (...) aussi malfaisant par ses bienfaits que par ses méfaits » (338). Ainsi l'introduction de l'hygiène a assuré une démographie galopante, sans fournir une protection contre ses effets pervers.

### ***1962-2002 : comparaison.***

Au cours de cette dernière période d'activité, postérieure à la guerre d'Algérie, tout en poursuivant ses interventions ponctuelles en faveur de personnes souffrantes de tous bords, Tillion se consacre à un travail comparatif et typologique, accompli dans le cadre de ses recherches en ethnologie. Elle renoue ainsi avec ses observations des années trente, en les confrontant à d'autres expériences. Depuis son ouvrage d'anthropologie générale *Le Harem et les cousins* (1966) jusqu'à *Il était une fois l'ethnographie* (2000), elle explore les différents systèmes de parenté (la « république des beaux-frères » et

« la république des cousins »), en les mettant en relation avec les modes de production et les formes d'organisation sociale. Elle parvient ainsi à décrire à grands traits le passage du monde paléolithique, celui de la nécessaire alliance avec des autres différents et de l'exogamie, au monde néolithique, celui de l'enfermement entre proches, de l'endogamie et de l'affirmation d'une identité spécifique. Cela lui permet en même temps d'esquisser une prospection de l'avenir : elle constate que la société néolithique dont nous sommes issus est « en train de prendre ce qu'on appelle en France un “coup de vieux”, car de nouveau la relation de l'homme avec son espace est en train de basculer » (ETH, 275). La technologie ne s'arrête pas aux frontières des pays ; le regard écologique nous empêche de considérer qu'on peut faire de la nature ce qu'on veut ; et les contacts accélérés entre populations nous incitent à nous engager dans de nouvelles alliances avec ceux qui, en apparence, ne nous ressemblent pas. La comparaison entre cultures engendre elle-même des comportements nouveaux.

Sa pratique d'ethnologue évolue. Au lendemain de la guerre, elle a fait une découverte : les observations des autres dépendent de l'appareil mental et interprétatif du chercheur, sa subjectivité ne peut être éradiquée. Elle envisage d'écrire un livre, intitulé *Apprentissages des sciences humaines* et travaille dessus entre 1960 et 1964. Elle y renonce pourtant : l'esprit du temps, favorisant l'abstraction structuraliste comme les approches quantitatives ne lui est pas

favorable (les brouillons de ce livre constituent une grande partie de l'ouvrage posthume *Fragments de vie*, 2009). Elle introduit cependant un ton nouveau dans ses livres, laisse libre cours à son humour, témoigne d'une certaine irrévérence envers les usages académiques. Est-ce la raison pour laquelle les ethnologues professionnels ont tendance à négliger son héritage ?

La réflexion sur les rapports entre les êtres humains est dominée chez Tillion par des sentiments liés à la bienveillance, que ce soit le constat de proximité, le désir d'une plus grande intégration, la compassion ou la comparaison scientifique. Il ne faudrait pas croire que, enivrée par ces sentiments, elle les projette sur le monde, croyant y voir partout la même bienveillance. C'eût été d'autant plus surprenant que, après sa période d'enchantement aux confins du Sahara, elle a vécu les années de résistance et de déportation, années de trahison, de violence et d'avilissement. Tillion n'ignore rien de ce qu'elle appelle « le versant atroce de l'humanité » (CGP, 423), en l'occurrence le sentiment de plaisir provoqué par la souffrance d'autrui. Toutes les lignées humaines, pense-t-elle, « comptent parmi leurs géniteurs une proportion massive, probablement constante, de sacripants et d'imbéciles » (CGP, 471). Plus tard, elle ajoute : « L'humain est un animal violent, plus méchant que le singe... L'humanité, c'est quelque chose de dangereux. Je suis malheureusement amenée à penser que la violence n'est pas un

phénomène récent, mais un phénomène humain qui a existé dans notre passé et notre hérédité » (SGT, 368).

Les sociétés méditerranéennes qu'elle a étudiées ont même, à cet égard, quelques titres de gloire spécifiques : si l'endogamie et l'enfermement des femmes ont eu des conséquences catastrophiques pour la société, l'éducation que reçoivent les hommes n'est pas moins dangereuse. « La violence est une donnée fondamentale dans tous les pays méditerranéens, où le premier devoir inculqué au petit enfant, c'est quand même la vengeance » (CGP, 68). Il n'est que de regarder les statistiques des prisons : « On trouve comme proportion douze ou treize hommes pour une femme. [...] L'adolescence masculine est particulièrement une période violente » (SGT, 368).

En même temps, Tillion reste sensible à d'autres côtés, plus prometteurs, de l'humanité. Le fait que l'enfant humain « n'est viable que lorsqu'il a dépassé sept ou huit ans » a eu des conséquences profondes sur notre constitution psychique : « Cette intimité physique du nouveau-né avec sa mère explique probablement une certaine disposition au bonheur qui dure ensuite toute la vie » (TDM, 33-34). Cette expérience commune marque à son tour les mères et, par extension, les pères, comme aussi les autres femmes. « Les femmes ont comme vocation de protéger les hommes et en particulier leurs grands garçons » (SGT, 368). Cette inclination privée peut aussi infléchir la vie publique. Si l'on veut freiner les violences, il faut

donc, sur les deux rives de la Méditerranée comme ailleurs, encourager la participation des femmes à l'espace collectif et au pouvoir politique.

Tel serait le dernier précepte de Germaine Tillon sur la manière de s'engager dans une vie bonne.

Tzvetan Todorov

## Ouvrages cités

ALG = *L'Algérie en 1957*, Ed. de Minuit, 1957.

CGP = *Combats de guerre et de paix*, Ed. du Seuil, 2007.  
Volume contenant les textes corrigés de *L'Afrique bascule vers l'avenir*, Ed. Tirésias, 1999 ; *A la recherche du vrai et du juste. A propos rompus avec le siècle*, Ed. du Seuil, 2001 ; *Les ennemis complémentaires, Guerre d'Algérie*, Ed. Tirésias, 2005.

ETH = *Il était une fois l'ethnographie*, Ed. du Seuil, 2000.

FDV = *Fragments de vie*, Ed. du Seuil, 2009.

HEC = *Le harem et les cousins*, Ed. du Seuil, 1966, réédité en Points-Essais avec une nouvelle préface, 1974.

SGT = *Le siècle de Germaine Tillion*, sous la direction de Tzvetan Todorov, Ed. du Seuil, 2007. Contient des études sur Germaine Tillion et deux entretiens inédits.

TDM = *La traversée du mal* (entretiens avec Jean Lacouture), Arléa, 1997, réédité en poche avec une nouvelle préface, 2000.

Cette conférence a été donnée le 5 décembre 2013 dans l'auditorium Germaine Tillion du MUSEM à Marseille, dans le cadre des rencontres et cinéma *Les porteurs de rêves*, organisées par le MUSEM, du 5 septembre au 12 décembre 2013.

Elle était suivie d'un débat puis de la projection du film de Gilles Combet *Les trois vies de Germaine Tillion*

---

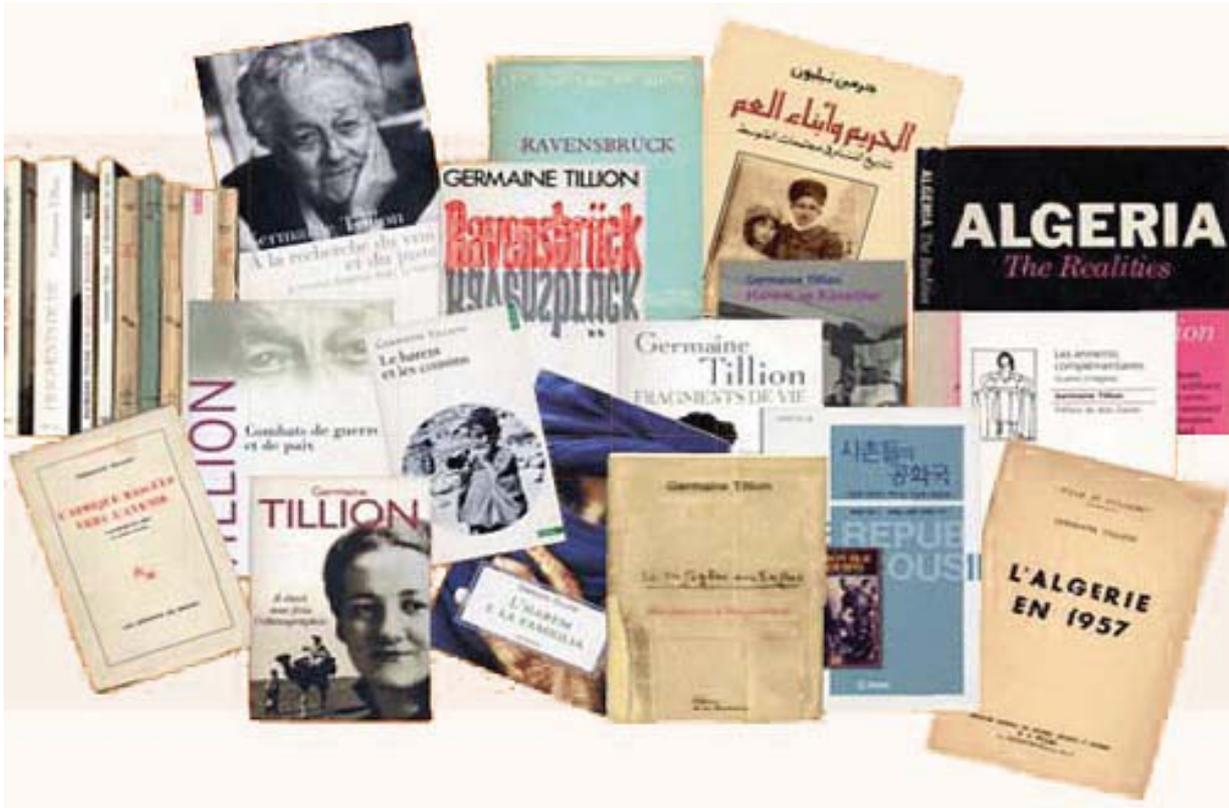
Un livre a été édité par le MUSEM et Textuel

« **Méditerranée**

**LES PORTEURS DE RÊVE** »

Sous la direction de Thierry Fabre et Catherine Portevin

Composé autour de grands personnages de la pensée, de la politique ou de la littérature que la Méditerranée a inspirés, il comporte un long chapitre sur Germaine Tillion, écrit par Tzvetan Todorov



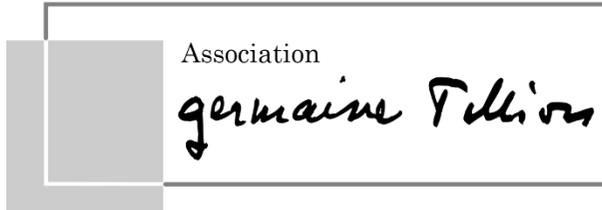
©Association Germaine Tillion

Tzvetan Todorov est directeur de recherches honoraire au CNRS, historien, essayiste, auteur de nombreux ouvrages et articles dont : *Germaine Tillion, une ethnologue dans le siècle* par C.Bromberger et T.Todorov, Actes sud, 2002

*Germaine Tillion, la pensée en action*, T.Todorov, Ed. Textuel, 2011  
*Le siècle de Germaine Tillion*, sous la direction de T.Todorov, Ed. du Seuil, 2007.

*Fragments de vie*, textes rassemblés et présentés par T. Todorov, Ed. du Seuil, 2009

Tzvetan Todorov est président de l'Association Germaine Tillion, association à but scientifique et non lucratif qui a pour objet de prendre toutes dispositions nécessaires à la conservation, à la consultation, à la divulgation, à la mise en valeur et, en général, au respect du droit moral de l'œuvre, du nom et des archives de Germaine Tillion.



Adresse postale :

Association Germaine Tillion

8 passage Montbrun

75014 Paris

**Adresse postale : Association Germaine Tillion, 8, passage Montbrun, 75014 Paris**

Association loi 1901, fondée en 2004 sous la présidence d'honneur de Germaine Tillion SIRET : 489 757 849 00026

Siège social : Musée de l'Homme, 17, Place du Trocadéro et du 11 novembre, 75116 Paris [www.germainetillion.fr](http://www.germainetillion.fr)